



Bâtons, costumes, fouets: autant d'accessoires issus de danses traditionnelles sur lesquels Gábor Varga et József Trefeli s'appuient pour créer un nouveau langage chorégraphique.

GRÉGORY BARTADON

Serge Heughebaert à l'ombre de Sissi



Serge Heughebaert pose dans le salon d'un bateau vapeur où Sissi aimait tant passer du temps. MARLYSE HEUGHEBAERT

LITTÉRATURE

Le dernier roman de l'écrivain montois entremêle le destin de l'impératrice Elisabeth d'Autriche à celui d'une autre Elizabeth, fictive et contemporaine.

«Le roman, c'est un miroir que l'on promène le long d'un chemin», écrivait Stendhal dans «Le Rouge et le Noir». L'écrivain montois Serge Heughebaert en fait la démonstration, une nouvelle fois, dans son dernier ouvrage «L'ombre de Sissi - L'insouciance assassinée», paru aux Editions Slatkine. Amoureux de balades au grand air, l'auteur promène son regard sur notre société et en capte les moindres soubresauts: crise migratoire ou écologique, bétonnage intempestif ou encore relations familiales tourmentées.

Cette fois-ci, il a choisi de se mettre en scène à travers un alter ego qui lui ressemble beaucoup - Français du Nord, le chapeau vissé sur la tête, écrivain-philosophe maniant l'art des saillies. Jean Godevaersvelde - au nom de famille imprononçable comme celui de l'écrivain dans la vraie vie - rencontre Elizabeth de Grangeville à Genève. Obsédée par Sissi, à qui elle s'identifie, elle entraîne Jean sur les traces de l'impératrice Elisabeth d'Autriche partout en Suisse, de Genève à Caux, mais également en France.

Les migrants, d'hier à aujourd'hui

Jean tient là matière à son nouveau roman. Et, en miroir, Elizabeth de Grangeville elle-même a l'intention d'écrire un

roman sur Sissi. Le thème en serait l'insouciance perdue.

En partant sur les traces de Sissi en compagnie de son homonyme, elle-même réfugiée hongroise, l'auteur nous replonge dans l'histoire de la migration - des Huguenots, des Juifs arrivés à Caux, notamment, puis des Hongrois. Un migrant, mort au pied de la statue de Sissi à Genève, évoque le drame migratoire actuel. Et, en filigrane, un triste constat: notre propension à l'oubli des exactions passées.

La fébrilité de notre société

Serge Heughebaert, il y a un an lors de l'écriture de son roman, faisait-il preuve de prescience? «La société n'a pas de mémoire. On ne se souvient jamais de rien. Le problème, Jean, c'est que l'horreur, sans mémoire, se répète... (...) Les prises de conscience n'ont jamais empêché que les sauvageries ne se produisent. Regardez ce qui se passe maintenant. Nous sommes pourtant au bord du chaos. Et plus qu'au bord», affirme Elizabeth de Grangeville dans le roman.

«La fébrilité de notre société engendre le chaos et une certaine sauvagerie», affirme de son côté l'auteur, dans la vraie vie.

Son roman nous tient en haleine jusqu'à la dernière ligne, lorsqu'une des intrigues se dénoue. On comprend alors dans quelles circonstances funestes le naufrage d'un voilier est survenu. L'occasion pour l'auteur d'aborder la complexité des liens familiaux, tout autant que la fatalité de certaines destinées, à l'image de celle de Sissi. Le tout avec cette profondeur qui le caractérise et qui éclaire nos propres vies. JOL

«L'ombre de Sissi - L'insouciance assassinée», de Serge Heughebaert, Editions Slatkine

Une «Créature» dansée aux rythmes des Carpates

SPECTACLE Les danseurs Gábor Varga & József Trefeli présentent un mariage puissant entre rites traditionnels et chorégraphie contemporaine.

PAR MAXIME.MAILLARD@LACOTE.CH

À la manière de Béla Bartók composant à partir de vieilles mélodies populaires, les chorégraphes Gábor Varga et József Trefeli travaillent à revivifier des danses traditionnelles des Carpates. Tous deux originaires de Hongrie, ces danseurs partagent le goût du rythme et du tempo ancestral qu'ils réinsufflent dans des créations contemporaines athlétiques et carnavalesques.

Leur performance baptisée «Créature», jouée pour la première fois en 2015 et à découvrir la semaine prochaine à l'Usine à gaz, n'en finit pas de susciter l'intérêt du public à travers le monde. «C'est un spectacle universel qui parle à beaucoup de gens du fait de son ancrage dans la tradition, car c'est en creusant dans le passé que nous avons trouvé notre matière», explique József Trefeli. C'est sans doute pour cela qu'il tourne encore.

Partition physique entre ancien et moderne

Sur une scène cernée à 360° par le public, les deux complices font sonner leurs souliers de cuir flanqués d'éperons, tournoyer leurs

bâtons au-dessus de leurs têtes couvertes d'un foulard, claquer leur fouet sur le sol et dans l'air. Tout a commencé par le choix des accessoires, confie József Trefeli. Ce sont eux qui ont détermi-

Les deux danseurs deviennent les relais chorégraphiques d'un voyage émotionnel par le mouvement.

né l'orientation d'une performance où les danses rituelles de Slovaquie, Roumanie et Hongrie nourrissent une partition physique moderne. Le folklore devenant un «faux-klore», l'usage ancien pollinisant un ensauvagement nouveau des corps, libérés des codes cérémoniels d'alors.

Réappropriation

Le bâton est emblématique de ce travail de réappropriation: «Aujourd'hui, le téléphone est l'accessoire moderne par excellence, mais à l'époque, les villageois se

baladaient avec un bâton. Il permettait, par exemple, de garder les troupeaux de moutons ou de chèvres. Il était aussi utilisé pour créer des danses.»

Le fouet participe de la même démarche. Jadis manié pour attirer l'attention et afficher la puissance, son tournoiement et ses claquements dans l'air et sur scène étendent la portée du corps et obligent les danseurs à explorer d'autres mouvements. «Chaque accessoire nous pousse à bouger autrement.»

Chaque rythme prend une signification nouvelle, comme le fait de taper des pieds sur le sol selon une certaine cadence. Dans la Hongrie rurale, cette mise en vibration de la terre par la danse invitait au printemps à sortir de chez soi et visait à stimuler de bonnes récoltes.

«Créature» est ainsi issu d'un art du recyclage qui s'illustre encore par la musique et les costumes. Signée Frédérique Jarabo, la bande-son du spectacle incorpore dans un nappage électro des lignes instrumentales préenregistrées. L'une à base de gardon, «un drôle de petit instrument à percussion fait de cordes en

boyaux de chèvre»; l'autre tirée du brasca, une sorte de violon alto dont le chevalet à plat ne permet de jouer que des accords.

Costumes inspirés de Charles Fréger

Quant aux déguisements signés Kata Tóth et aux masques réalisés par Christophe Kiss, ils ont été confectionnés à base de banderoles et de tissus récupérés et inspirés par les images du photographe français Charles Fréger. Son livre, «Wilderness man ou la figure du sauvage» (2012), répertoire dans toute l'Europe, dont la Suisse, des déguisements multiséculaires à travers lesquels des hommes célèbrent les cycles de la vie en devenant animal, homme de paille, diable ou monstre.

Une survivance de pratiques païennes que l'on retrouve par exemple dans la vallée de Lötschental. «Leurs costumes sont souvent faits à partir d'éléments recyclés comme les peaux de bêtes», observe József Trefeli. Détournés et rapatriés sur scène, les défroques touffues et multicolores des deux danseurs deviennent les relais chorégraphiques d'un voyage émotionnel par le mouvement. «C'est ce qui nous intéresse, que ça déforme, transforme et prolonge les corps.»

La danse traditionnelle hongroise: un héritage commun

Tous deux de parents hongrois, Gábor Varga et József Trefeli ont eu des trajectoires très différentes. Né en Ukraine, le premier a débuté sa carrière comme danseur folk avant d'être accepté dans l'école d'Anne Teresa De Keersmaeker. Durant sa période bruxelloise, il travaille avec des chorégraphes de renom comme David Zambrano, Michèle Anne De Mey ou Thomas Hauert. Aujourd'hui enseignant à la Haute école des arts de la scène de Lausanne, il collabore régulièrement avec la Cie Gilles Jobin et la Cie József Trefeli. Quant à son compère, rencontré à Budapest en 1996, il est né

en Australie. Dès son plus jeune âge, il suit ses sœurs aînées à leurs cours de danse, apprend les claquettes avant de s'initier à la danse hongroise. Après avoir fait ses armes au sein de la Cie de danse Alias à Genève, il fonde sa propre compagnie en 2005. Par ailleurs enseignant au Musée ethnographique de Genève, il ne cesse de se former et d'apprendre via des stages et des ateliers. «Je danse tout le temps, je n'ai jamais fait d'autre job.» Créé en 2015, le spectacle «Créature» a reçu le Prix suisse de la danse en 2017 et compte plus de huitante dates à travers le monde.

Les infos

«Créature»,
Usine à gaz, Nyon, jeudi 5 mai
et vendredi 6 mai, à 19h.
Infos et réservations:
www.usineagaz.ch

«HASTA LA VISTA» À MARENS

THÉÂTRE

Cette comédie de Steve Bally réunit Vincent McDoom et Pascal Olmeta (rencontre improbable de «La Ferme célébrités») et Julie Arnold (souvenez-vous de la série «Marc et Sophie»). Ainsi que Jonatan Cerrada, 1er gagnant de la Nouvelle Star. Pour une explosion de bonne humeur contagieuse où rien ne se passe comme prévu entre une femme de politicien pas très sympathique ni très honnête, sa sœur jumelle totalement «branchée», une gouvernante qui n'a pas sa langue dans sa poche et jamais à court d'idées, et deux députés obnubilés par la politique, entre autres...

A voir à Nyon au Théâtre de Marens ce samedi 30 avril à 20h, et ailleurs en Suisse romande. www.hastalavistalapiece.com